

COMMENTAIRE COMPARE

Rabelais, Ch. V, p.117-121

Lucien, Histoire Vraie A, §29, p.69-71

Les Lanternoys

Ces deux épisodes que l'on peut rapprocher de manière évidente dans l'une et autre œuvre rapportent une aventure de nos personnages voyageurs. Dans le cas de Rabelais, la Thalamège croise un navire en provenance du Lanternois, pays des Lanternes. Cette rencontre suscite la perspective heureuse de découvrir une contrée fascinante. Mais c'est pour Rabelais l'occasion de se livrer à un plaisant récit d'une querelle entre Panurge et Dindenault sur un motif plus que grotesque : l'apparence « de cocu » présumée de Panurge. Du côté de Lucien, la découverte d'un pays étranger, Lychnopolis est effective : les voyageurs y croisent des lanternes (dont celle de la maison du voyageur...). En grec, λύχνος (« Lychnos » prononcé [lüknos]) désigne la lampe. D'emblée, on s'aperçoit la divergence des tons donnés. Si Lucien nous propose un récit merveilleux qui défie tout réalisme, chez Rabelais on se trouve dans le registre du trivial, tenant du langage quotidien et familier, et peu s'en faut pour que l'on se croie dans une scène de comédie ou de farce tant cette scène de querelle relève du divertissement scénique.

Cependant, dans les deux cas, on observe malgré tout une communauté de vue ; en effet, dans les deux textes c'est le récit d'une rencontre avec l'autre qui opère. En d'autres termes, le hasard qui mène ces deux navires confronte les personnages avec une altérité qui compose le fonds du récit. Aussi est-il question ici des enjeux respectifs de ces deux auteurs, dont le premier a lu le second : dans quelle mesure chacun propose sa propre vision de la rencontre d'autrui dans le cadre d'un voyage symbolique, interrogeant les rapports sociaux familiers à travers l'étrangeté ?

C'est d'abord le récit d'une rencontre d'autrui qui œuvre dans ces deux passages : on s'attachera à examiner et à jauger le réalisme d'une part et le merveilleux d'autre part qui teintent la découverte de l'altérité, en un savant mélange de familier et d'étrangeté; l'exotisme divertissant apparent des récits soutient en revanche un discours de fonds sur une critique fine des rapports sociaux, et de la société en général. Enfin, il s'agira de déterminer combien les références intertextuelles qui sous-tendent ce discours satiriques composent un art d'écrire dont le récit de voyage n'est qu'un prétexte divertissant et symbolique.

1. La rencontre d'autrui, altérité entre familiarité et étrangeté.
 - a. Le hasard comme moteur d'une rencontre

On constate que c'est le hasard qui suscite la rencontre : ces deux pays ne sont pas des étapes attendues du périple.

R : « Le cinquième jour, comme nous commençons déjà à progresser dans notre tour du pôle, en nous éloignant de l'Equateur, nous aperçûmes un navire marchand faisant voile vers nous à babord » → C'est même l'Autre qui vient à la rencontre des voyageurs, un comble !

L : Nous voguâmes la nuit et le jour suivants, et vers le soir nous parvînmes à la ville appelée Lychnopolis (ville des Lampes) → voyage aérien des protagonistes.

On remarquera que cette rencontre n'a rien d'hostile et constitue même un événement positif et agréable pour les voyageurs qui s'apprêtent à une rencontre.

- b. Un contraste entre l'étrangeté et la familiarité

En apparence, nos deux auteurs divergent : en effet, chez Lucien, c'est le merveilleux qui prédomine : le voyage est aérien « Nous poursuivions désormais notre croisière en descendant » ; quant à la rencontre, elle défie l'imagination : « Une fois débarqués, nous ne trouvâmes pas un seul homme, mais quantité de lampes qui couraient çà et là et passaient leur temps à l'agora et autour du port » ; on remarque que la syntaxe relie sans aucune rupture les éléments merveilleux – les lampes qui « courent » - et les éléments réels : l'agora, le port... dans une savante et surprenante description alliant merveilleux et réalisme. Enfin, le narrateur croise sa propre lampe, ce qui est le comble du familier... si l'objet lampe est éminemment quotidien et trivial, croiser la sienne propre l'est encore plus : « A cette occasion, je reconnus notre propre lampe et je lui demandai des nouvelles de la maison. Elle me raconta tout dans le détail. » La figure employée, la personnification par excellence (une lampe qui parle...), perd de sa littérarité en ce qu'elle est consacrée par le merveilleux. En effet, le merveilleux est un dispositif littéraire qui consiste à conférer à l'irréel une cohérence et une organisation capables de rivaliser à le réel même. En d'autres termes, les lampes deviennent des personnages aussi réalistes que les marchands de Rabelais.

Chez Rabelais, le cadre revêt un parti-pris purement réaliste : rencontre avec des « Français de Saintonge » marchands, dotés d'un calendrier réaliste, « sur la fin du mois de juillet prochain », quand bien même il s'agit tout de même d'un peuple de lanternes, à l'image de celui de Lucien. Aussi le contraste est-il surprenant d'allier une géographie fantaisiste avec des références quotidiennes et familières des lecteurs : « On nous dit aussi qu'en passant le grand royaume de Gébarim, nous serions reçus et traités avec honneur par le roi Ohabé, maître de cette terre. Lui-même et tous ses sujets également parlent la langue française de Touraine. » Allier l'exotisme merveilleux de noms à consonance hébraïque, Gébarim, Ohabé avec la Touraine est évidemment étrange et comique.

C'est que nos deux auteurs réconcilient merveilleux et réalisme dans une visée qu'il nous faudra préciser plus bas.

c. Une différence de traitement dans l'altérité : l'entente ou la querelle

La rencontre avec cette civilisation des Lanternois suscite des interactions sociales et humaines qui divergent fortement d'une œuvre à l'autre :

L : « Elles (Les lanternes) ne nous firent aucun mal et nous invitèrent même à être leurs hôtes. Toutefois nous avons peur : aucun d'entre nous ne se risqua à dîner ni à dormir chez elles » → description des Lanternois, vision plutôt neutre et curieuse. Peuple pacifique et aucune hostilité. Tout au plus crainte des voyageurs, qui nous paraît presque ridicule tant l'apparence des habitantes de la ville est bénigne. Mais en réalité cette démarche de la crainte apparaît comme une composante réaliste du comportement humain : il est naturel de craindre la nouveauté, quand bien même l'on croiserait sa propre lampe...

R : « Panurge entre en débat avec un marchand de Taillebourg, nommé Dindenault. Voici le motif de la dispute : Dindenault, voyant Panurge sans braguette, les lunettes attachées à son bonnet, dit à ses compagnons : voyez-là un beau profil de cocu. » → Après une courte réflexion sur les préparatifs attrayants d'une réunion du chapitre des Lanternois, Rabelais attire son lecteur vers le but réel de cette rencontre : orchestrer une dispute bouffonne entre Panurge et un marchand au nom trivial. La raison de cette dispute l'est tout autant : le célibataire Panurge (c'est bien l'enjeu de la quête !) a l'air d'un cocu. Autrement dit, Rabelais choisit d'orienter la découverte d'autrui vers une modalité des rapports humains qui est celle de l'hostilité, l'agressivité, et de surcroît fondée sur un motif absurde. Aussi est-ce l'occasion de se livrer à un discours agonistique de type rhétorique absolument comique. Cette dispute triviale et grossière qui tourne autour de la sexualité est le support de la confrontation de deux étrangers : « Qui es-tu, d'où es-tu ? » Le débat n'a pas de sens : Dindenault traite Panurge de cocu. Panurge répond que c'est impossible puisqu'il n'est pas marié. Dindenault réplique que lui l'est, à la plus belle des femmes. Panurge demande à Dindenault ce qu'il ferait s'il avait *sacsachezevesinemassé* sa femme (notez

le beau néologisme si clair à comprendre !) de manière efficace, comme Priape... Dindenault répond qu'il le tuerait. A la suite de cette joute, l'action remplace la parole.

Rabelais nous présente sur un mode comique un dialogue qui a des airs de comique théâtral farcesque : le thème trivial et volontiers sexuel, les personnages de basse extraction sociale, Panurge, le marchand, l'échange familial voire vulgaire, et enfin la promesse d'une belle bastonnade typique de ce type de scène. L'issue est raisonnée grâce à Pantagruel qui se fait le régulateur de cet échange humain manqué.

➔ Aussi peut-on lire à travers ces récits apparemment anodins un discours de critique sociale qu'il nous faut maintenant évaluer.

2. Un discours de critique sociale

a. Les Lanternoys / Lychnopolis comme miroirs de sociétés humaines existantes

On a noté plus haut des références aux sociétés humaines :

L : Les lampes ont une agora, un port. Le modèle est en toute apparence celui de la cité grecque idéale, avec une structure sociale stable et établie, qui confère à ses habitants une attitude policée. Il est question d'être hébergé (le système d'accueil des hôtes est fondamental dans l'Antiquité)

R : On a noté plus haut la géographie et les langages familiers qui ancrent la fiction dans une société humaine. Les Lanternoys ont du reste des manifestations sociales issues de la société judéo-chrétienne :

« sur la fin du mois de juillet prochain était convoqué le chapitre général des Lanternes » Le terme « chapitre » désigne le conseil des religieux d'un monastère, présidé par une hiérarchie clairement signalée. On notera toutefois une légère incohérence : en principe, tout le monde n'est pas « admis au chapitre » ; or ici, il est signalé comme un événement public, voire un spectacle pittoresque qu'il ne faudrait pas manquer...

b. L'exercice d'une justice humaine et gestion de rapports humains

Bien plus, on remarque que ces deux passages sont l'expression de la manière dont s'exerce la justice : d'un côté, le litige entre Dindenault et Panurge s'expose et se voit résolu ; le chapitre évoqué est le cadre d'une justice à l'œuvre dans les couvents ; de l'autre, chez Lucien, la description de ce peuple montre qu'il a une justice plus qu'inquiétante...

L : « Au centre de la Cité se dresse un édifice public où leur archonte siège toute la nuit ; il y fait l'appel nominal des lampes. Celle qui ne répond pas est condamnée à mort. » ➔ malgré le caractère apparemment accueillant et sympathique des lampes, le système de justice pratiqué est terriblement cruel. Malgré des apparences de démocratie et de modération, le régime paraît fondé sur la terreur et la répression.

R : « Panurge appelle Pantagruel au secours. [...] Ainsi leur querelle fut-elle réglée ; et ils se donnèrent la main, Panurge et le marchand, et ils burent de bon cœur l'un à l'autre en signe de parfaite réconciliation. » ➔ C'est Pantagruel, idéal humain qui résout le différend, mais aussi Frère Jean qui menace de donner des coups. Ce qui est comique, c'est qu'on ne comprend pas bien comment les deux adversaires sont mis d'accord par ces deux interventions muettes et purement symboliques. En réalité, cette dispute semble être un prétexte littéraire pour mettre en œuvre de manière comique une dispute symbolique et sa résolution grâce à la posture humaniste de Pantagruel.

c. La question de la vision...

On est frappé par la récurrence des éléments qui mettent la vision au centre du texte. On est en présence de lampes. Chez L, on décrit ce que l'on voit. Panurge est doté d'une paire de « lunettes attachées à son bonnet », et Dindenault jure qu'il ne voudrait jamais n'être pas marié « Pour toutes les lunettes d'Europe, ni pour toutes les bésicles d'Afrique » Si le célibataire est doté de lunettes, donc d'une vue fine, l'homme

marié non... Est-ce à dire que le mariage réclame une vue floue ? On peut alors à juste titre mettre en doute même l'excellence de l'épouse de Dindenault lorsqu'il vante ses beautés : « Car j'ai en mariage une des plus belles, des plus chastes femme qui soient en le pays de Saintonges ». Les superlatifs laissent le lecteur perplexe qu'une telle perfection ait échoué à un simple marchand... Mais s'il a la vue basse et magnifie une épouse mal distinguée, le discours est autre.

Aussi ce texte nous apparaît-il comme la démonstration d'un combat pour la vérité contre les apparences. Panurge, « lucide » (cf, lux, la « lumière »... au pays des Lanternes) condamne donc les Lanternoys aveuglés.

Il y a du reste une confusion comique entre la vue et l'ouïe qui concourt au même but : « Panurge, grâce à ses lunettes entendait des oreilles beaucoup mieux que de coutume » ; c'est la vérité qui permet un « entendement » correct, et peu importe lequel des sens nous permet d'y accéder.

3. La question de l'intertextualité introduisant un prisme ironique

a) L'homme de Rabelais à Lucien

Si l'aventure chez les lampes ne comporte finalement que peu d'intérêt chez Lucien – ils n'y resteront pas – c'est parce que ce pays est à l'instar de bien d'autres étapes du voyage une forme d'utopie. Le pays des lampes, qu'on pourrait croire « éclairé » philosophiquement et humainement est en réalité bien barbare. La justice y est inique et les illusions y règnent en maître.

Si le ton reste relativement neutre chez Lucien, Rabelais y mêle une profonde ironie. La critique de l'Eglise y est palpable à travers le chapitre tenu par des « lumières »... qui est une allusion au concile de Trente. Aussi le texte de Rabelais est d'abord un usage à Lucien, mais poussé dans une visée plus contemporaine. Du reste, « lanterner » signifie « dire n'importe quoi, des bêtises sans importance »

b) D'autres sources d'innutrition

Evidemment, Lucien suit quant à lui Aristophane, notamment avec les Oiseaux l'une de ses comédies. Il y évoque la cité de « Coucouville les Nuées », cité utopique idéale fondée entre terre et ciel par deux humains écoeurés de la corruption vécue à Athènes. On sait que le voyage des personnages est aérien, même si l'on a noté que le navire « redescendait »... Enfin la question de la parodie est d'actualité : « Nous restâmes sur place cette nuit-là, et le lendemain nous levâmes l'ancre ». Autrement dit, cette visite n'a rien apporté de particulier, et ce pays merveilleux un miroir aux alouettes.

C'est exactement ce que l'on retient de l'aventure présentée par Rabelais où l'on y lit le miroir d'une société ecclésiastique commune, où l'on parle le tourangeau, et dont l'intérêt principal réside dans le divertissement procuré par l'algarade entre Panurge et Dindenault.

Cette querelle prédispose du reste le lecteur à accueillir l'épisode des moutons... et de montrer comment Panurge gère de nouveau l'adversité malgré son caractère pleutre.

c) Un épisode qui fonde la subjectivité des personnages

D'un point de vue narratif, l'épisode chez Rabelais confirme le caractère et la logique narrative de l'œuvre : voyage « nulle part », mais voyage dans la subjectivité de ses personnages. Panurge est bien un peureux qui appelle Pantagruel à l'aide. L'épisode annonce celui de la cruauté de ce personnage... C'est aussi une forme de courte fable qui montre le pouvoir de la parole de Pantagruel qui dénoue on ne sait comment le litige et empêche la violence gratuite de Dindenault.

Chez Lucien, c'est une collectivité puissante qui est fondée dans ce passage par l'emploi d'un « nous » collectif qui tranche avec l'étranger. L'absence de vie possible avec les lampes montre que ce voyage ne procure à ses voyageurs que peu d'échange et leur offre plutôt un voyage à travers leur propre subjectivité.

CONCLUSION

A travers deux anecdotes qui paraissent anodines on perçoit un savant jeu littéraire qui fonde et confirme les dispositifs mis en œuvre chez leurs auteurs. Si l'ironie et la parodie sont clairement perceptibles chez Rabelais, sa visée humaniste demeure prégnante : il s'agit là d'un cas « pratique » de mise en œuvre de rapports sociaux résolus grâce au pouvoir de la parole. Chez Lucien le merveilleux et la fantaisie prédominent et montrent résolument le pouvoir créatif de la parole et de la littérature.